

Allocution prononcée par le vice-recteur à la régionalisation, Aloyse-Raymond Ndiaye à la réunion de concertation CRUFAOCI - CREPUQ - RUFHQ - AUF

(14 et 15 janvier 2002, Abidjan, Côte d'Ivoire)

Allocution prononcée par le vice-recteur à la régionalisation de l'AUF, Aloyse-Raymond Ndiaye à l'occasion de la rencontre Conférence des recteurs des universités francophones d'Afrique et de l'Océan Indien - Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec - Regroupement des universités de la francophonie hors-Québec tenue les 14 et 15 janvier 2002 à Abidjan (Côte d'Ivoire).

Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs, Chers collègues,

Permettez-moi tout d'abord de vous transmettre les regrets de Madame Michèle Gendreau-Massaloux, rectrice de l'Agence universitaire de la Francophonie, dont le calendrier trop chargé, en cette période de l'année, ne lui a pas permis de se joindre à nous. Elle m'a donc demandé de la représenter et de vous exprimer, en même temps que ses vœux de bonne année, sa satisfaction de vous savoir réunis à l'occasion de cette concertation des recteurs et présidents de la Conférence des recteurs des universités francophones d'Afrique et de l'Océan Indien (CRUFAOCI), de la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ) et du Regroupement des universités de la francophonie hors-Québec (RUFHQ). C'est aussi avec joie que je prends part à cette rencontre, la première du genre, entre conférences de recteurs francophones en terre d'Afrique.

Cette rencontre n'a pas de thème particulier. Elle est placée sous le signe de l'échange d'informations et d'expériences, du dialogue et de la recherche commune de pistes nouvelles et pertinentes d'une future coopération. Deux journées seront consacrées à ce travail méthodique de rapprochement et de découverte de l'autre. Je remercie donc tous ceux qui ont contribué à l'organisation de cette rencontre.

Mes remerciements s'adressent à vous, Madame le directeur de l'Enseignement supérieur, d'avoir accepté de rehausser de votre présence, cette cérémonie d'ouverture. Il m'a été donné de vous rencontrer souvent en de pareilles circonstances où il est question d'enseignement supérieur, de coopération interuniversitaire et de francophonie. Vous êtes devenue notre amie et notre complice. À ce titre, je vous serais reconnaissant de transmettre notre gratitude à Monsieur le ministre de l'Enseignement supérieur, le professeur Seri Bailly, que vous représentez. C'est sous son patronage que cette rencontre a été placée. Cette marque d'attention et d'estime nous encourage et nous reconforte en ce moment où les difficultés que connaît l'enseignement supérieur, et plus particulièrement nos universités, les universités africaines et de l'océan Indien, ont plutôt tendance à semer chez beaucoup le scepticisme.

Je remercie également le recteur de l'Université de Cocody et son équipe, qui nous accueillent, des dispositions prises sur le plan matériel et humain pour assurer à cette rencontre un bon déroulement.

Je profite de l'occasion pour le féliciter de son élection toute récente puisque sa prise de fonction officielle comme président de cette université ne date que de quelques jours. Je lui souhaite à lui et à son équipe tout le succès qu'ils méritent. Vous pouvez être assuré de l'appui de l'Agence universitaire de la Francophonie.

A vous tous enfin merci de votre présence, d'avoir accepté d'être témoins d'un événement. Car il s'agit bien d'un événement.

L'idée de cette rencontre est née en 1998. Nous sommes en 2002. Il a fallu quatre ans pour la réaliser. Nous la devons à M. Pierre Lucier, aujourd'hui président de l'Université du Québec et président de la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec. C'est lui qui, lors d'une concertation entre les universités africaines et les universités du Nord, organisée par l'Agence en mars 1998, exprima la disponibilité des universités du Québec à coopérer avec les universités africaines si celles-ci se trouvaient dans la même disposition et si elles en exprimaient le besoin. Permettez-moi de vous lire le passage le plus significatif de ce discours. Après avoir rappelé dans quels contextes les universités québécoises, les universités et grandes écoles sont présentes, actives, sollicitées, engagées dans les enjeux du développement, il s'est adressé à ces collègues africains en ces termes :

« Si ce genre de contextes, de problématiques et de réalisations intéresse nos collègues africains pour leur propre recherche des modèles et des aménagements institutionnels qui leur conviennent, nous serions heureux d'explorer avec eux de nouvelles avenues de collaboration au sein de la Francophonie universitaire. Soyons cohérents : non pas pour prétendre exporter tels quels nos modèles, comme si nous y voyions d'autres normes ! Le but serait plutôt, en matière d'aménagements institutionnels et inter-institutionnels, de partager nos manières de percevoir les problèmes et les besoins, nos manières d'examiner les hypothèses de solution, d'arrêter les choix et d'évaluer leurs effets. Comme partout dans le monde, nous sommes d'ailleurs nous-mêmes en réexamen, et nos façons de faire ne sont pas établies une fois pour toutes, même si elles ont bien servi notre développement et notre affirmation. A ce niveau, le transfert n'est jamais à sens unique et le respect des différences est obligé en quelque sorte. Et, de toutes façons, les universités québécoises ont suffisamment eu à défendre leurs propres différences pour ne pas être enclines à les imposer maintenant à d'autres ».

Le recteur François Tavenas reprit l'idée à son compte, à l'occasion de l'Assemblée générale extraordinaire de l'AUF, à Québec, en mai 2001. Il exprima, à son tour, son engagement en faveur d'une coopération avec l'Afrique.

L'élégance du geste, dépourvu de tout caractère de domination, de supériorité, de toute attitude condescendante a été, au contraire, perçu comme un appel au partenariat qui n'a pas échappé aux recteurs africains. S'il a fallu quatre ans, c'est parce que le discours et l'approche qui le sous-tendait, étaient, à l'époque, un discours nouveau.

Les réformes entreprises par Mme Gendreau-Massaloux et les nouvelles orientations prises par l'Agence, sous sa conduite, ont dissipé les réticences. Sa volonté de redonner leur véritable rôle aux conférences de recteurs, au sein de l'Agence, dans la définition des priorités, les besoins des universités, l'importance accordée à la régionalisation et à la déconcentration, ont fini par avoir raison des hésitations et des soupçons. L'appel des universités du Québec fut entendu. Ce qui nous vaut d'être ici aujourd'hui. L'événement d'aujourd'hui, c'est la rencontre d'une idée et d'une volonté.

La rencontre d'aujourd'hui, à y réfléchir de plus près, va à contre-courant de la tendance générale qui semble caractériser l'attitude des pays du Nord à l'égard de l'Afrique. On entend de plus en plus que le Nord abandonne l'Afrique : l'Afrique abandonnée par le Nord. C'est dans ce contexte, marqué par ce qu'il est convenu d'appeler l'afro-pessimisme, que les universités francophones du Canada, par leurs représentants, que j'ai le plaisir de saluer et d'accueillir en leur souhaitant, à mon tour, sur notre terre d'Afrique, la bienvenue, c'est dans ce contexte qu'elles acceptent de répondre à l'invitation de la **CRUFAOCI**. Ils sont venus célébrer, pour respecter le caractère solennel de cette cérémonie d'ouverture, en un geste plus que symbolique, la solidarité francophone, construire par le dialogue un véritable partenariat qui repose sur l'égalité, le respect des différences et des cultures.

Qu'est-ce qui sortira de ces travaux ? Je ne puis encore le dire. Mais, ce que je comprends aujourd'hui, réfléchissant sur le sens et la portée de cette rencontre, m'est une évidence : la Francophonie n'a pas d'avenir si elle n'est pas utile, elle n'a pas d'avenir si elle ne libère pas et ne se libère pas du pessimisme, elle n'a pas d'avenir si elle ne libère pas de la désespérance, si elle n'est pas porteuse d'un projet de société où solidarité rime avec fraternité. C'est l'héritage que nous a légué le plus prestigieux des pères fondateurs de la Francophonie qui vient de nous quitter, Léopold Sédar Senghor. Il en a fait son combat. C'était son choix qu'il a incarné dans son oeuvre et dans sa vie.

Je remercie les recteurs des universités francophones du grand Nord, du Canada et du Canada-Québec, et ceux de la **CRUFAOCI**, de nous rappeler, en venant se réunir ici, à Abidjan, en Côte d'Ivoire, en terre africaine, que ce combat pour le rapprochement des peuples est, aussi et en premier lieu, celui des universités et qu'il mérite, ici et ailleurs, d'être poursuivi.